

« Libérer l'avenir<sup>1</sup> »

## Socio

Jean-Marc Rémy,  
professeur de SES  
au lycée Anna-Judic  
de Semur-en-Auxois (21).

« Comment vivre sans inconnu devant soi ?<sup>2</sup> »

**Nous nous sommes aujourd'hui affranchis des grands récits historiques qui enfermaient l'avenir des hommes dans les lois inflexibles d'une histoire largement fantasmée... mais si désormais « l'inconnu est devant nous », l'on risque fort, en renonçant à toute vision historique, de s'exposer à une autre tyrannie : celle du quotidien. Les sciences sociales se doivent aujourd'hui de retrouver, à nouveaux frais, cette profondeur historique qui donne sens au présent et permet de penser l'avenir car... « l'ennemi le plus sournois est l'actualité<sup>2</sup> ».**

1. Le titre est emprunté au regretté Ivan Illich dont J.-P. Dupuy montre aujourd'hui la clairvoyance (*Le Monde* du 27.12.02).

2. Les citations sont de René Char, dans *Recherche de la base et du sommet*.

3. Burke, *Réflexions sur la révolution française*.

La naissance de la sociologie en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle fût une réponse aux problèmes posés par le changement social. L'effondrement de l'ordre traditionnel sous les coups de butoir que lui portaient l'industrialisation et la révolution démocratique expose les contemporains aux affres et au vertige de l'inconnu. Ce ne sont pas seulement les modes et les cadres de vie qui changent : ce sont aussi, dans les têtes, les repères mentaux et culturels. Toutes les explications traditionnelles du monde qui donnaient sens aux actes et fondaient les institutions humaines – le plus souvent par le recours à des principes ou des êtres extérieurs à la société – sont mises à mal. Seul sur terre, l'homme se découvre du même coup responsable de son propre destin. Au reste, il n'est plus question de « destin » : le fatalisme fait place aux visées prométhéennes

que se donne une société désormais en mesure de se produire elle-même. Mais cet affranchissement, cette ouverture du champ des possibles laisse aussi entrevoir le pire : « on entend un murmure souterrain<sup>3</sup> ». Les penseurs réactionnaires de l'époque (Burke, Bonald...) dénoncent les effets délétères de ces bouleversements. C'est le « moment » de la sociologie dont les pionniers reprendront à leur compte les inquiétudes des nostalgiques de l'ordre ancien pour prévenir contre les risques d'un monde « en chantier ».

### Une « nécessité de fer »

Il s'agissait rien moins que de retrouver de l'ordre dans ces « mouvements confus » de l'histoire. Inspirés par les Lumières, les premiers penseurs du progrès se sont fait prophètes pour broser des théories

# logie du changement social

générales de l'évolution humaine dont l'ambition apparaît aujourd'hui déraisonnable et les prémices bien discutables par leur caractère « ethno-chrono-centriste » : Auguste Comte représente l'exemple parfait de ces constructions audacieuses mais rigides qui embrassent les siècles et les civilisations pour mettre à jour ces « lois aussi nécessaires que celle de la gravitation<sup>4</sup> » qui feront passer toutes les sociétés par des « états » aussi incontournables<sup>5</sup> que le seront plus tard – dans un registre voisin – les « étapes » de la croissance économique telles que décrites par Rostow. Avec cette même propension à faire des sociétés occidentales (européennes puis américaines) le « stade ultime » à partir duquel on peut jauger l'« état » des autres sociétés<sup>6</sup>. Ces exercices d'application du principe de la « raison dans l'histoire » étaient imprégnés le plus souvent d'une philosophie progressiste dont Condorcet avait offert – dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, en 1829 – une expression enchantée. Spencer conjuguera cette vision<sup>7</sup> avec les acquis du darwinisme pour élaborer une version achevée de ce « premier évolutionnisme » dont se démarqueront déjà les grands sociologues de la « tradition classique »...

Alain Testard<sup>8</sup> découvre en effet avec Marx et Tocqueville un « second évolutionnisme » auquel on peut aussi rattacher Durkheim et Weber. Pour ces auteurs, point de hiérarchisation morale ni de continuisme biologisant mais des tentatives diverses pour comprendre le changement par une sociologie comparatiste dynamique. Les différences

portent sur la prégnance du déterminisme (des lois inflexibles qui se réalisent avec « une nécessité de fer » chez Marx, de simples probabilités ouvertes chez Weber...) et sur l'appréciation des enjeux du grand « changement » en cours : l'optimisme historique d'un Marx fait contraste avec l'ambiguïté de la vision de Tocqueville ou de Durkheim et, pourrait-on dire, avec la posture désabusée de Weber...

Norbert Elias, qui a voulu reprendre le flambeau – entre-temps délaissé – de cette sociologie historique propre au grand XIX<sup>e</sup> siècle salue cette idée d'un « ordre immanent au changement même<sup>9</sup> ». L'engouement de la période pour l'histoire et la « grande » théorie s'appuyait sur les perspectives nouvelles offertes par l'archéologie, l'ethnologie ou la paléontologie tout en participant de la compréhension de la modernité en marche. Mais une réaction contre ces théories sociologiques de l'évolution s'amorça au XX<sup>e</sup> siècle – une « contre-révolution conservatrice » selon J.-Cl. Kaufman<sup>10</sup> – qui oblitère encore la réflexion contemporaine sur le changement social dans une perspective historique. Elle s'exerça selon plusieurs angles d'attaque.

## La dialectique peut-elle casser des briques ?

La multiplication des données désormais disponibles et la généralisation des enquêtes de terrain révélèrent le caractère simplificateur, voire tronqué, de certains modèles d'évolution qui ne rendaient pas justice de la diversité du concret et ignoraient largement la spécificité des

cultures. Cela justifiait les critiques formulées, par l'américain Franz Boas notamment, au nom du « culturalisme ». Par ailleurs, l'évolution des sociétés modernes elle-même invalida la plupart des scénarios imaginés par nos modernes « prophètes » : ainsi la « paupérisation » annoncée par Marx – qui devait préluder aux révolutions programmées selon lui dans les sociétés les plus avancées – n'a pas eu lieu. Le capitalisme a bien plutôt trouvé à se relancer dans son avatar « fordiste »... tandis que le socialisme réel se déployait ailleurs dans une version insoupçonnée qui se révélera une impasse historique. On a peine<sup>11</sup> pareillement à relire aujourd'hui les perspectives brossées par le pape de l'ère « positiviste », Auguste Comte, qui inventa pourtant le mot « sociologie ».

Mais la mise en évidence de contradictions internes à certains de ces modèles a pu également participer à cette invalidation : l'œuvre de Marx – paradigmatique de l'ambition évolutionniste – est ici sévèrement pointée. Mendras et Forsé dans leur classique universitaire consacré au « changement social » contestent ainsi la pertinence de l'explication matérialiste. Le primat de l'infrastructure (assimilée pratiquement à la technique dans *Misère de la philosophie*) ne peut rendre compte du changement que si on le considère comme une variable exogène. Or la technique ne forme pas un système indépendant de l'univers : elle n'existe que comme un élément de la culture humaine. À l'heure de la société informationnelle, il apparaît plus clairement encore que le progrès technologique dépend du travail scientifique lequel renvoie à

4. Comte, *Système de politique positive*.

5. Lois des trois « états » : théologique, métaphysique et positif.

6. Un Georges Bush n'a pas d'autre vision de l'histoire aujourd'hui...

7. « Le progrès n'est donc pas un accident mais une nécessité. »

8. A. Testard, *La Question de l'évolutionnisme dans l'anthropologie sociale*, RFS, 1992.

9. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, 1992.

10. J.-Cl. Kaufman, *Ego - pour une sociologie de l'individu*, 2001.

11. Ce qui n'enlève pas tout intérêt à sa sociologie qui mérite par ailleurs d'être redécouverte....

une vision du monde bref des « valeurs » : la distinction entre infrastructure et superstructure paraît bien artificielle. Conscient de cette aporie, Engels en vint à admettre l'idée d'une action réciproque entre l'infrastructure et la superstructure réduisant ainsi la portée heuristique de cette distinction. On pourrait de même souligner que cette vision déterministe faisant de la technique le facteur premier du changement est difficilement compatible avec la vision endogène du changement social dont le marxisme est porteur depuis le *Manifeste* en faisant de la lutte des classes le véritable « moteur de l'histoire »... sauf à recourir à de subtiles balancements « dialectiques » lesquels, on le sait, confinent parfois à la pure rhétorique.

Finalement, la recherche sociologique a largement renoncé à cette réflexion sur les mouvements longs du social abandonnant le terrain aux « philosophes de l'histoire ». Les nouveaux paradigmes peaufinés tout au long du xx<sup>e</sup> siècle ont privilégié la coupe transversale : fonctionnalisme, structuralisme ou cognitivisme ignorent les processus historiques. Et le « retour de l'acteur<sup>12</sup> », intervenu en réaction à ces explications surplombantes, n'a fait qu'aggraver les choses tant dans sa version rationaliste (l'individualisme méthodologique qui naturalise l'idéologie libérale avec un vernis scientifique) que dans son avatar « interactionniste » (Goffman par exemple ne s'intéresse plus qu'au micro-social : un rétrécissement de focale par rapport aux visées, plus ambitieuses, de la première École de Chicago).

Plus généralement, la « grande théorie » est délaissée au profit d'une segmentation des objets que favorisent les formes actuelles de professionnalisation de la sociologie et les modalités de la recherche. C'est probablement ce qui a fait le lit des variantes déconstructionnistes de la post-modernité avec le risque qu'un relativisme généralisé ne débouche sur l'abandon des ambitions scientifiques de la discipline<sup>13</sup>.

## Des théories de moyenne portée

Si l'on n'envisage plus en termes universels le changement de la « société », les sociologues n'ont pas renoncé pour autant à rendre compte des changements dans la société (à l'aide de modèles dits à « moyenne portée »)... et certains même dans une perspective clairement historique s'emploient à expliquer le changement social intervenu, de manière contingente, dans une société particulière. C'est donc une approche circonscrite du changement social qui prévaut aujourd'hui, limitée à une époque, un espace ou à l'explication d'un phénomène particulier.

Dans tous les cas, il s'agit d'identifier les facteurs qui affectent un état social pour le transformer en quelque chose de différent. Raymond Boudon a apporté sa contribution à cette science du singulier faisant appel à la contingence pour avoir raison des approches déterministes du changement. Il n'y a plus de paradigme unique : dans certains cas le changement est cumulatif, dans d'autres il ne l'est pas. Ce constat appelle une théorie à la fois plus modeste et plus complexe sans réduire le chercheur à l'impuissance. Boudon<sup>14</sup> entreprend ainsi de construire une typologie des divers processus de changement en distinguant trois éléments fondamentaux : le système dans lequel se trouvent les agents (exemple : l'ensemble des interactions dans une organisation industrielle), l'environnement (variables institutionnelles, économiques, juridiques...) et les résultats qu'il produit (ou « sorties » en langage cybernétique).

Le type « cumulatif » (le seul qui induirait à la rigueur la notion de « loi de l'histoire ») concerne des processus dotés de mécanismes de rétroaction vers le système d'interaction, sans modification de l'environnement. Il en est ainsi, par exemple du développement des connaissances scientifiques, les résultats des recherches induisant

de nouvelles questions stimulant en retour la recherche pour produire de nouvelles connaissances. On peut y rattacher également le développement de l'individualisme tel que l'explique Durkheim : le phénomène de la division du travail a une source exogène (l'augmentation de la densité sociale) mais relève aussi d'un mécanisme endogène car la diversification des fonctions entraînant une multiplication des rôles et des types de formation favorise l'autonomie de l'individu ce qui facilite en retour une nouvelle augmentation de la division du travail. On a donc affaire à un processus à la fois cumulatif et orienté qui a d'ailleurs fait l'objet de formalisations mathématiques.

Mais une « sous-classe » importante doit être distinguée à l'intérieur des phénomènes cumulatifs, la rétroaction des « sorties » vers le « système » s'y révélant de nature oscillatoire : ce sont les phénomènes cycliques bien connus des économistes mais qui trouvent à s'observer dans tous les compartiments de la vie sociale. Un exemple classique est celui de la mode vestimentaire comme facteur de distinction ; les innovateurs l'abandonneront dès qu'elle sera trop répandue pour s'emparer d'autres signes ostentatoires selon un processus récurrent (voir le retour des « patte d'éph » dans nos cours de récréation !). Cela vaudrait également pour le monde des « idées » (y compris dans le domaine de la sociologie ou l'alternance acteur/structure pourrait servir de figure explicative). Des phénomènes de « prophéties autodestructrices » peuvent être ici pointés : l'Éducation nationale est coutumière de ce genre de phénomène qui réagit par exemple avec retard aux besoins d'enseignants au risque de susciter leur afflux à contretemps... ce qui tarira les vocations générant alors... de nouvelles pénuries !

À ces phénomènes « cumulatifs » on peut opposer d'autres processus « reproductifs » cette fois, caractérisés par l'absence d'effets de rétroaction :

**12.** Annoncé par A. Touraine en 1984.

**13.** Les derniers ouvrages d'un Maffesoli, par exemple, rappellent étrangement les élaborations fumeuses d'un O. Spengler il y a plus d'un siècle (voir aussi la critique de Baudrillard par Corcuff dans *La Société de verre*, 2002).

**14.** R. Boudon, *La Logique du social*, 1979.

on décrit ici par le jeu d'effets de neutralisation, la stabilité d'un système. L'exemple du Monopole industriel décrit par Crozier est ici connu (situation de blocage liée à un jeu d'interaction entre les différents acteurs dotés de motivations spécifiques dans un environnement donné).

Mais les sociétés « bloquées » peuvent tout aussi bien désigner les pays frappés par les cercles vicieux du « sous-développement »... De même, le paradoxe<sup>15</sup> d'une mobilité sociale inchangée alors que l'inégalité des chances scolaire a pu être réduite vient illustrer la force de ces phénomènes répétitifs à effet de conservation. De ce point de vue l'environnement – la stratification sociale dans le dernier exemple – reste inchangé. Ce qui n'est pas le cas dans le dernier type de processus caractérisé par Boudon : la « transformation ».

Cette fois, les « sorties » vont également rétroagir sur l'environnement lui-même provoquant en retour une modification du système. Une illustration peut en être donnée avec les effets du blocage des loyers décrété en France avant la Seconde Guerre mondiale qui aurait provoqué une dégradation des logements existants (les propriétaires renonçant à les entretenir) et par une paralysie de la construction de logements neufs... finalement la somme des mécontentement a conduit les autorités à une nouvelle politique du logement. Sous la plume de Boudon, on découvrira ainsi une intéressante interprétation de la théorie olsonienne de l'action collective : le phénomène du « passager clandestin » expliquant l'inaction de groupes latents, cela peut avoir pour conséquence de rejeter l'initiative au niveau de l'environnement. On peut expliquer ainsi la judiciarisation des contentieux du travail – par exemple autour de la notion de harcèlement –, consécutive à la perte d'influence des syndicats qui offre le champ libre aux experts du droit lesquels vont contribuer à modifier le jeu entre



15. Paradoxe dit d'Anderson.

16. Travaux de Wallerstein notamment.

employeurs et salariés...

### Retrouver de la « profondeur historique »

De son côté, la sociologie historique, longtemps éclipsée avec la remise en cause des grands schémas interprétatifs à vocation universelle, connaît une réelle reviviscence avec le développement des recherches comparatives. Mais il s'agit de redonner à l'histoire, dans ses singularités, « tout son dû » en renonçant à penser en termes de stades dans un processus général. En dehors des héritiers de Braudel<sup>16</sup> – qui ambitionnent toujours de penser le monde en une articulation de systèmes (cœur/périphérie...) reliés fonctionnellement au marché international –, les sociologies

historiques contemporaines entendent se limiter à l'approche de cas particuliers et s'interdire d'en inférer des propositions causales généralisables. Ainsi, Charles Tilly, défenseur d'une approche interprétative-historique, plaide pour un niveau d'analyse concret afin de « comprendre correctement l'histoire » pour ce qui est du petit nombre de cas étudiés. Son *Rebellious century* (1975), par exemple, étudie les fluctuations de la violence populaire collective au fil du développement de l'État et du capitalisme dans trois pays : l'Italie, la France et l'Allemagne. Se focalisant sur un petit nombre de cas, il se donne les moyens d'effectuer des comparaisons historiquement fondées portant sur des facteurs tout à fait tangibles. D'autres se montrent plus hardis dans l'interprétation causale

sans pour autant déboucher sur la formulation de lois invariantes. Barrington Moore<sup>17</sup> s'efforce ainsi d'identifier les « origines sociales de la dictature et de la démocratie » par des études serrées visant à mettre en évidence les spécificités et les différences dans l'histoire de huit États-nations. Il confronte à chaque fois toutes les hypothèses plausibles pour dégager les plus explicatives et procéder, à mesure, à de nouvelles généralisations historiques donnant l'espoir de dégager des causes générales...

## Le retour de la « grande théorie » ?

Ces tentatives sont rapportées par Stephen Kalberg dans un ouvrage<sup>18</sup> récemment traduit en français qui propose par ailleurs un retour à Weber – dont l'œuvre épars est trop souvent ramenée à quelques formules symboliques – à partir d'un remarquable travail de relecture voire de reconceptualisation. Ainsi mis en perspective, l'œuvre du sociologue allemand – le plus grand selon lui – permettrait de se donner les outils méthodologiques pour « appréhender le cours fluctuant de l'histoire sans se situer en surplomb d'elle ». C'est, en particulier, à travers l'his-

toire des religions abordée sous l'angle de leurs rapports avec l'économie, le pouvoir et la vie pratique que Weber donne à voir la puissance de son approche.

« Résorber la diversité historique dans le concept »... sans non plus se noyer dedans. C'est ce à quoi aspirait également Norbert Elias sur lequel s'appuie J.-Cl. Kaufman pour une réhabilitation de la sociologie historique qui s'articulerait sur le phénomène de l'individualisation. « L'homme est un processus<sup>19</sup> » intimement défini par son époque mais aussi artisan du système complexe qui le produit. Elias invite les sciences humaines à quitter le fixisme et le découpage infini des catégories pour s'engager dans l'analyse des processus de longue durée. Mais cette fois en renonçant aux grandes idées « incarnées » au profit d'une approche faisant toute sa place à l'individu concret dans sa complexité vivante et contradictoire. Cet « acteur pluriel » campé par de nouvelles sociologies n'est donc pas réductible à la fiction rationaliste. Il a, de surcroît aujourd'hui, acquis cette capacité réflexive qui lui permet même d'intégrer les résultats des recherches en sciences humaines et sociales, par l'entremise des médias notamment, ajoutant du même coup

à l'imprévisibilité d'un jeu de plus en plus ouvert... et invalidant à l'occasion les théories les mieux établies (les économistes connaissent cela qui doivent de plus en plus intégrer l'hypothèse d'une « anticipation » de la part des acteurs).

Pourquoi tenter néanmoins de « faire de la théorie » ? C'est que rien n'est pire que le présent aveuglement : quelque provisoire et imparfaite qu'elle soit, la théorie permet de dégager une vision. « La société du XIX<sup>e</sup> siècle savait où elle allait. Elle se trompait sans doute, mais elle savait. Or nous ne savons plus alors que nous aurions les moyens de nous tromper moins qu'elle. » Cette profession de foi (en la science humaine et sociale !) exige un travail de recherche que J.-Cl. Kaufman<sup>20</sup> appelle de ses vœux afin que « les arbres – des données accumulées, des informations diffusées – ne nous cachent plus la forêt » !

L'avenir n'est pas enfermé dans un grand récit (réplique « positive » du « Grand Livre »...), il reste ouvert, plus que jamais. Mais de cette forêt à déchiffrer (autant qu'à défricher) les sciences sociales nous proposent quelques cartes : à chacun de trouver sa boussole... ]

17. Maspéro, 1979.

18. S. Kalberg, *La Sociologie historique comparative* de Max Weber, La Découverte, 2002.

19. Elias, *Qu'est ce que la sociologie ?*, 1991.

20. *Op. cit.*

